

J'ai trop le sentiment de mon incompetence dans les questions de pratique industrielle pour me porter garant du bien fondé d'une affirmation aussi grave, mais je vois, jusqu'à plus ample informé, dans la différence des salaires masculins et féminins une sorte de confirmation de l'argumentation que je viens de rapporter. Les féministes prétendent que la modicité des salaires féminins dans l'industrie provient exclusivement de l'exploitation capitaliste et patronale qui abuse de la faiblesse et de la misère des femmes pour les exploiter. Il se peut, assurément, que des calculs aussi odieux soient entrés dans certains esprits égarés par la crainte de la faillite ou par l'amour du gain; mais il arrive souvent que l'infériorité du salaire des femmes est justifiée par l'infériorité de leur travail.

La concurrence de la main-d'œuvre féminine dans l'usine a donc pour effet d'avilir les prix du travail, en général, sans procurer à la femme autre chose qu'un salaire d'appoint; lorsqu'elle n'a pas pour effet de déprécier les gains des ouvriers mâles, elle a pour conséquence de restreindre la quantité de travail mise à leur disposition et d'entraîner, par voie de répercussions successives, une série de chômages incoercibles.

Lombroso a écrit quelque part que, « plus les femmes seront forcées d'entrer dans le combat économique pour la vie, plus elles deviendront criminelles », et il invoque à l'appui de ces prévisions les statistiques criminelles de l'Ecosse. Les Ecossaises réussissent, paraît-il, à s'émaniciper, comme on dit dans la langue féministe, en se condamnant aux travaux manuels les plus lourds et les plus pénibles et, sous ce rapport, elles dépassent

et laissent bien loin derrière elles toutes les autres Européennes. Elles sont aussi incomparables dans les statistiques de la criminalité que dans celles du travail et elles fournissaient, en 1888, un contingent de délinquantes, qui atteignait 37 0/0, alors que la moyenne en Angleterre se maintient au-dessous de 20 0/0.

Sans mentionner ces prophéties pessimistes de Lombroso, M. Deherme a in-liqué les suites ordinaires du travail féminin dans l'atelier et dans l'usine : le ménage en désordre, la malpropreté en permanence, les enfants dans la rue, le dégoût généralisé du mariage, etc.

Les rapports des sexes se transforment, s'altèrent et se pervertissent; ils ramènent peu à peu l'espèce humaine en cet état primitif où, émergeant à peine de l'animalité, les hommes n'étaient que des mâles et les femmes des femelles. Chacun pour soi et l'eau-de-vie pour tous, tel sera peut-être l'idéal de demain, si l'on continue à ériger en principe et en signe de progrès les dangereuses pratiques, qui nous sont imposées par le mauvais aménagement de notre état social.

Si l'incorporation des femmes dans la grande armée industrielle n'est pas un bien (je suis tout disposé à le reconnaître avec M. Deherme), elle est souvent une nécessité. La faim, qui fait sortir le coup du bois, a fait sortir la femme du foyer domestique et ne l'y laissera point rentrer à moins de radicales transformations qui ne s'accompliront pas en un jour. La morale, la philosophie et la science positive auront beau se mettre d'accord pour regretter, déplorer ou condamner le travail des femmes, elles n'empêcheront pas cinq ou six millions de Françaises de travailler pour vivre; mais elles n'en accomplissent pas moins une œuvre utile et patriotique en essayant de faire comprendre que la réduction des femmes en hommes serait la pire des opérations césariennes.

L'exemple que donnent les Etats-Unis n'est point un modèle à suivre et n'apparaît comme un argument contre la supériorité prétendue des Anglo-Saxons. La statistique révélait, en 1897, l'existence, de l'autre côté de l'Océan, de 5,340 femmes, peintres et sculpteurs, de 1,436 journalistes, de 47,300 musiciennes, de 92,824 copistes, etc; mais les hommes d'Etat s'inquiètent de la popularité croissante du célibat et de la vie en garni et se demandent avec stupeur si la famille, qui a fait la grandeur anglo-saxonne, n'est pas en train de disparaître.

A. B.

## UNE BONNE ACTION

M. Henri Chantavoine est un très distingué professeur de l'Université; il est rédacteur au *Journal des Débats*: c'est dire que nous ne le comptons point parmi nos amis politiques. Il est de nos adversaires, mais de ceux — trop rares — à la courtoisie desquels il nous faut rendre hommage.

Ecrivain, il a publié des articles de critique littéraire qui valent par l'élégance de la forme autant que par la sagacité des aperçus; conférencier aimable et disert, il s'est fait connaître aux matinées classiques de l'Odéon. Poète à ses heures, il est également homme d'esprit et il a prouvé en acceptant de prendre la parole dans la réunion organisée, samedi soir, à la Maison du Peuple.

A vrai dire, M. Chantavoine a moins parlé qu'il n'a fait parler Victor Hugo, mais le choix même des pièces qu'il a lues — et si bien lues — indiquait assez clairement sa pensée, sans qu'il eût besoin de la préciser davantage.

Très loyalement, il a déclaré qu'il était venu à la Maison du Peuple, non pour y faire de la politique, mais simplement pour y apporter la parole d'un grand poète.

— Je n'ai aucune arrière-pensée de candidature, a dit M. Chantavoine, j'admire le talent de Jaurès mais je ne partage point ses idées. Je ne suis ici ni pour insulter la pensée des autres, ni pour cacher la mienne. En vous parlant, par la bouche de Victor-Hugo, de la patrie et de la concorde entre les citoyens, j'ai la conviction d'accomplir un devoir et je suis sûr que vous m'approuverez.

Les applaudissements de l'auditoire ont prouvé à M. Chantavoine qu'il ne se trompait pas.

— Je voudrais, a ajouté l'excellent conférencier, s'inspirant d'une pensée qui a déjà ses apôtres à Paris, qu'on organisât des lectures pour le peuple. Il y a une poésie pour des initiés spéciaux, c'est la petite poésie; la grande poésie, celle de Victor Hugo, par exemple, satisfait en même temps les artistes et les masses populaires qui y cherchent une révélation de leur conscience et de leur pensée. Il y a un alcool littéraire et politique contre lequel il faut prémunir les travailleurs: le meilleur moyen, pour atteindre ce but et pour faire l'éducation du peuple, c'est d'organiser des réunions comme celle-ci.

Nous applaudissons à ces paroles. On sait que grâce à l'initiative d'un simple ouvrier, homme de cœur et de haute intelligence, M. Deherme, des conférences populaires sont régulièrement organisées dans un des faubourgs de Paris où elles obtiennent le plus grand succès. Ces conférences sont publiées dans une revue spéciale: *La Coopération des Idées*, que nous voudrions voir entre les mains de tous les travailleurs.

M. Chantavoine s'associe, sans l'avoir dit, à la pensée de M. Deherme; il désire certainement qu'elle porte ses fruits en province: nous l'en félicitons.

Les quatre pièces qu'il a lues, non en professionnel, mais, ce qui vaut mieux, en lettré, et avec l'accent qui convenait à une réunion d'un caractère presque intime, sont: *Lueur au couchant*, — *Les Malheureux*, — *Melancholia*, — *Les Pauvres gens*, où le Maître a parlé de la concorde entre enfants d'une même nation et de la pitié pour les malheureux.

— Nous sommes divisés par nos idées,

dit M. Chantavoine, et aussi par des préjugés. Tâchons de nous rapprocher par le cœur, faisons l'accord des sentiments, si nous ne pouvons faire l'accord des idées.

Notre éminent confrère nous paraît cependant avoir obéi à un scrupule excessif quand il a déclaré que s'il ne lisait aucune pièce des *Châtiments*, c'était de peur d'être soupçonné de faire des avances qu'il ne voulait pas faire.

M. Chantavoine n'est pas socialiste, c'est entendu, mais il est des idées générales sur lesquelles il est certainement d'accord avec nous: l'idée de justice notamment. Les *Châtiments* n'ont rien de commun avec les théories socialistes; ils ne sont pas non plus un pamphlet politique, quoi qu'en aient dit quelques esprits superficiels: ils sont le cri de la conscience humaine en révolte contre la violation du droit.

Et s'il est nécessaire de redresser l'idée de patrie faussée par d'autres que les socialistes, et de faire appel à l'union de tous les citoyens, il est non moins indispensable de restaurer l'idée de justice sans laquelle cette union si désirable ne se fera jamais.

M. Chantavoine a raison quand il dit qu'il est impossible de rêver l'unanimité des opinions. Cette unanimité serait la négation de tout progrès; elle serait l'effet de l'indifférence de l'humanité à tout ce qui la touche et l'annonce de la fin prochaine de cette dernière. C'est du tumulte des idées souvent contradictoires que naissent les idées nouvelles qui nous dirigent dans notre marche vers la lumière.

Les hommes de bonne foi poursuivent cependant la réalisation d'un idéal commun: ils veulent toujours plus de justice, toujours plus de bien-être pour les déshérités. M. Chantavoine est de ceux-là, nous le croyons fermement. S'il diffère d'opinion avec nous sur les moyens de réalisation, nous nous gardons bien de mettre en doute sa sincérité.

Qu'il accepte donc nos remerciements pour la très louable et très courageuse initiative dont il a fait preuve, samedi soir.

Il a pu voir que cette assistance populaire, dont on lui avait fait certainement un épouvantail, l'a écouté avec déférence, mieux encore, avec sympathie.

Il a pu constater que les « manuels » sont prêts à serrer la main que leur tendront, que leur tendent déjà les intellectuels, dégagés des préjugés courants sur la classe ouvrière. Il a pu se rendre compte par lui-même de l'innanité des préventions dont les travailleurs sont l'objet dans certains milieux.

La pensée et l'action, pour le bien de la patrie française, ne doivent plus être séparés désormais.

Il y a des malentendus entre ceux d'en-haut et ceux d'en-bas : il faut que ces malentendus cessent, et ils ne cesseront que par l'arbitrage des hommes de pensée, qui sont, avant tout, des hommes de haute conscience et de pur désintéressement.

L'exemple que M. Chantavoine a donné, samedi soir, à Troyes, n'est pas seulement une bonne action : c'est aussi un acte de bonne politique.

Nous souhaitons que cet exemple trouve de nombreux imitateurs.

A. E.

---